

Un Amour Fatal

Youssef Bendekhis

Un Amour Fatal

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08179-3

Chapitre I

Le temps était encore très clément, bien que l'automne soit bien avancé. Les arbres avaient perdu la moitié de leurs feuilles et celles qui restaient étaient jaunies. Le Sahara était célèbre par sa chaleur, mais le mois d'octobre était, lui aussi, réputé par ses tempêtes de vent glacial, même si de courte durée.

Le soleil brillait au beau milieu du ciel et brûlait tout ce qui s'obstinait à le défier. La cour du lycée était déserte. Les élèves, rassemblés par petits groupes de trois ou quatre à l'ombre des bâtisses et sous le préau, échangeaient leurs points de vue en attendant la sonnerie de la cloche.

Les discussions, très animées, étaient variées : les garçons parlaient de sport, et plus particulièrement de football et, les filles, leur sujet de prédilection : la mode. Bien sûr, des débats plus objectifs concernant le cours de l'après-midi ou l'exercice de la veille animaient ceux qui semblaient être l'élite des différentes classes du lycée.

Les professeurs étaient rassemblés par petits groupes de deux ou trois, discutant tout doucement comme il est de coutume. Quelques-uns, les plus fainéants – peut-être par manque de temps –

préparaient leurs cours à la hâte dans la salle des professeurs, en jetant, de temps en temps, un regard furtif à leur montre.

Seule, une enseignante isolée, madame Salhi, regardait sa montre presque périodiquement, se rendant compte, chaque fois, qu'à peine quelques secondes s'étaient écoulées depuis sa dernière consultation de l'heure. Elle semblait attendre quelqu'un qui tardait à venir.

Encore quelques minutes et les élèves se rassemblaient devant leurs classes.

Devant le grand portail du lycée, une voiture vient de s'arrêter dans un crissement de pneus caractéristique de quelqu'un qui arrivait en retard. La portière du passager s'ouvrit et en descendit une professeure qui, d'un pas résolu, entra dans la cour. La voiture redémarra plus doucement qu'elle n'était arrivée, et disparut au coin de la rue, au moment où retentissait le son aigu de la cloche.

La prof, madame Belhadj, quant à elle, se dirigea directement vers sa classe devant laquelle commençaient à se rassembler les élèves. Elle salua au passage quelques collègues qui se dirigeaient aussi vers leurs classes respectives. Cependant, elle prit quand même quelques secondes pour s'arrêter à hauteur de madame Salhi dont le visage s'était quelque peu illuminé à l'apparition de madame Belhadj. Elles échangèrent une poignée de main très chaleureuse accompagnée d'une bise sur la joue et

de larges sourires. Il semblerait que c'était la personne tant attendue.

Un garçon avait rivé son regard sur l'enseignante qui continuait à se diriger vers ses élèves en rang deux par deux. Debout devant les rangs, elle ne se rendit pas compte qu'elle faisait l'objet d'une contemplation minutieuse de la part du garçon (un élève de terminale probablement) qui se plaisait à cette contemplation depuis pratiquement le début de l'année. Elle ordonna à ses élèves d'entrer en classe.

Le garçon, Athmane, continuait à regarder du côté de la dame même lorsqu'elle entra en classe et referma la porte derrière elle. Il faut dire qu'elle n'était pas désagréable à regarder ; elle était même très attirante.

Elle faisait environ un mètre soixante-quinze qu'elle accentuait avec des chaussures à talons aiguilles qui n'avaient aucune peine à porter son corps svelte. Sa longue chevelure brune à reflets d'argent retombait à la manière d'une cascade, jusqu'à hauteur de ses reins, dont le creux très prononcé faisait encore plus valoriser ses formes.

Sa robe d'un vert très clair, assez longue, dévoilait le bas de ses jambes fuselées et moulait son corps sans le serrer ; ce qui conférait à ses mouvements une très grande harmonie. Ses demi-manches dévoilaient des bras sculptés que le soleil avait brunis.

Elle marchait à grands pas, ce qui faisait onduler son corps, ajoutant ainsi au trouble du specta-

teur. Et, bien qu'assez hautes, ses chaussures ne semblaient pas la gêner dans son déplacement.

Ses grands yeux en amande aux longs cils, surmontés de sourcils très fins, laissaient apparaître des pupilles couleur miel. Son long nez rectiligne et fin surplombait une bouche assez grande à la lèvre inférieure charnue et très sensuelle.

Elle avait trente et un ans, épouse d'un cadre dans l'administration et mère d'une fillette de deux ans. C'était sa première année dans ce lycée, après qu'elle eut enseigné quatre années dans un établissement du nord du pays pas bien loin de son village natal.

Athmane secoua la tête comme pour se sortir de l'apathie dans laquelle il était plongé, sourit et rejoignit le rang d'élèves dont la moitié était déjà en classe.

Une fois assis à sa place, il replongea dans ce qui paraissait être un beau rêve, accoudé sur la table, sa tête reposant dans la paume de sa main gauche il dessinait machinalement des formes géométriques sur la table. C'est à peine s'il entendit le prof ordonner de sortir le livre de cours. La torpeur, résultant de la chaleur de l'après-midi, conjuguée au repas pas encore bien digéré, était générale ; et même le professeur n'y échappait pas.

Athmane était grand et maigre. Il a entamé sa dix-huitième année. Brun de peau et de poils, il avait une chevelure et des sourcils assez fournis ; de grands yeux un peu trop rapprochés, le nez droit au

bout arrondi, des lèvres minces refermées sur une dentition parfaite.

Originaire d'une famille pas très aisée – et cela se voyait à ses habits –, mais pas très nombreuse, non plus, ce qui leur permettait de vivre dignement et de pouvoir aller à l'école. Il était le troisième d'une famille de cinq enfants (deux filles, lui, une troisième fille et puis le cinquième). Sa sœur aînée est mariée à son cousin, la deuxième fille préparait un ingénieur dans une université du nord du pays. Les deux autres étaient, l'une au lycée et l'autre au collège. Leur père était employé dans une entreprise étatique et leur mère femme au foyer.

En étude, il était le type d'élève moyen qui traînait sa bosse parmi les vingt premiers de la classe, tantôt en haut, tantôt en bas. D'ailleurs, il ne faisait pas grand-chose pour améliorer cette situation. Et, presque à chaque bulletin, il se faisait gronder par son père, pour qui il paraissait peu probable qu'il puisse décrocher son bac pour accéder à un établissement supérieur.

Comme ses camarades, il tira son livre de cours du cartable et se mit à suivre les explications du prof sans grande concentration (son esprit étant occupé à rêvasser). Et à la fin du cours, son savoir n'avait pas tellement évolué.

La deuxième heure de cours s'écoula comme la première sans qu'il y ait d'événement susceptible d'être cité. Les élèves (le prof aussi, d'ailleurs) étaient tellement las, qu'ils ne pensaient qu'à une

belle sieste et avaient hâte de sortir de classe. Le temps était très lourd ; il n'y avait pas le moindre souffle d'air malgré toutes les fenêtres ouvertes.

La cloche retentit enfin, signalant la fin des cours, ou la récréation pour les classes sortant à dix-sept heures. Athmane rangea ses affaires hâtivement et resta sur le qui-vive dans l'attente de l'autorisation de quitter la classe afin de retourner à sa contemplation.

Une fois dans la cour du lycée, sa hâte se transforma en nonchalance et ses yeux ne quittèrent plus la porte de la classe de madame Belhadj jusqu'à ce qu'elle s'ouvrît sur le flot d'élèves qui sortirent presque en se bousculant. La prof sortit enfin, mais à sa tenue, Athmane conclut qu'elle avait encore une heure de cours devant elle.

Elle se rendit, en compagnie de ce qui paraissait être son unique amie, madame Salhi, en direction de la salle des professeurs. Athmane, presque bouche bée, les suivit du regard jusqu'à ce qu'elles disparaissent au coin du bâtiment.

Il sursauta, surpris par la main qui se referma sur son bras chétif, puis sourit en reconnaissant son ami et compagnon Lakhdar. Et presque à contrecœur, il sortit du lycée en direction de leurs domiciles.

Lakhdar était aussi grand que Athmane, mais de meilleure constitution physique que ce dernier. De peau très claire, les cheveux châtain-clair, un

nez busqué qui lui conférait, avec ses yeux louchant légèrement, un air bon enfant.

Ce soir-là, Athmane ne se rendit pas, comme de coutume chez sa grande sœur à qui il avait l'habitude de rendre visite en rentrant de cours. Une flemme le terrassait et il n'avait qu'une envie : s'étendre sur son lit et écouter sa chaîne de radio préférée qui diffusait, la plupart du temps de la musique occidentale et de très bonnes émissions.

Sa mère, Halima, très attentionnée et à l'écoute de ses enfants, n'épargnait aucun effort pour assurer le bien-être de sa famille. Cependant, elle était à cheval sur les principes et ne tolérait aucun écart du droit chemin et de la bonne éducation. Elle était de ces femmes qui pensent qu'au bout du compte un enfant était appelé à fonder une famille à son tour et, par conséquent, devait être préparé depuis le début à cette responsabilité. Ainsi, pour elle, un garçon devait être imbu de qualités d'homme mûr et la fille, une femme d'avenir. Quand elle envoyait l'un des garçons au marché, elle évitait de lui dire ce qu'il devait acheter afin d'engager son sens de prise de décision et n'hésitait pas à le sermonner en cas de défaillance. Quant aux filles, leur seule raison de sortir de la maison était les études ou la cure hebdomadaire au bain maure. Le reste du temps, était consacré aux tâches ménagères et à l'apprentissage de l'art culinaire.

Halima était grande de taille et, sans être obèse, avait une carrure imposante. Son visage rond

et ses yeux étroits faisaient d'elle le type de femme avec qui l'on évitait de se confronter. Par contre, son nez droit et sa bouche constamment souriante mettaient son interlocuteur en confiance.

Chapitre II

Lorsque Athmane rentra cet après-midi, il trouva sa mère presque sur le pas de la porte à attendre son retour : son père avait tardé à rentrer et elle était à court de provisions. Elle le dépêcha sans préambules au marché et attendit qu'il revienne afin de préparer le diner. Une fois de retour, il put seulement prendre son goûter après s'être changé.

Le lendemain, en ouvrant ses yeux, il mit quelques secondes à se remémorer le jour que l'on était, et le fait qu'il fallait retourner au lycée ; alors une faiblesse générale envahit son corps et seule la pensée qu'il allait pouvoir regarder passer madame Belhadj l'aida à s'extraire de son lit.

Un sourire franc éclaira son visage et il ne put s'empêcher de penser : « Quelle beauté ! ». Puis, allègrement, il alla faire ses toilettes et, ensuite, prendre son petit déjeuner.

Il était sept heures et demie, lorsque son compagnon Lakhdar sonna à la porte et ils prirent le chemin du lycée. En route, il ne put s'empêcher de demander :

– Tu as vu la prof de français ?